

Pierre-Jean Fichet

L'argent de la psyché

lecture de Freud par Michel Henry

Henry propose l'idée que l'argent est le représentant, dans le monde de la représentation, de ce qui ne sera jamais une représentation, à savoir l'affectivité. Il représente la « force de travail », cet effort invisible mais que chaque travailleur éprouve en lui affectivement. Il représente cette jouissance que nous promettent les publicitaires pour nous vendre leurs produits. Je reçois de l'argent en échange de mes affects, j'en donne en échange d'autres affects. Dans le monde réel aussi l'argent c'est l'affect. Au fond de tous ces échanges, il faut alors supposer qu'il y a de l'angoisse. Le moi « perpétuellement investi » affectivement, ne peut s'échapper de lui-même, il ne peut se libérer de la charge affective, et s'angoisse de ne pouvoir s'en libérer. Mais il peut la modifier, il peut se changer. L'économie du monde réel est ce moyen, pour le vivant, de modifier sa vie affective, faute de pouvoir se libérer du poids angoissant de l'affectivité.

Laissons à Freud le soin d'introduire mon propos. Dans son *Abrégé de psychanalyse*, Freud dit :

« Il n'est pas besoin d'expliquer ici ce que nous appelons conscient et qui est la conscience même des philosophes. ¹ »

¹ Sigmund Freud, *Abrégé de psychanalyse* (Paris: PUF, 1975), p. 81.

Si cette formule autorise le philosophe à questionner la psychanalyse, elle l'oblige surtout à s'interroger sur la philosophie, car au fond, qu'est-ce que la conscience même des philosophes ? Est-il déjà certain que la philosophie sache ce que cela signifie que d'être conscient ? Peut-être pas au moment où Freud écrit ces lignes, ou plutôt, c'est au moment où Freud écrit ces quelques lignes que la philosophie commence à comprendre ce que cela signifie que d'être conscient et la pensée freudienne s'inscrit dans ce moment historique. Laissons Freud poursuivre :

« Appelons donc “ conscience ” la représentation qui est présente à notre conscience et que nous percevons comme telle, et posons que c'est là le seul sens du terme “ conscient ”²».

² Sigmund Freud, *Méta-psychologie* (Paris : NRF), p. 176-177.

La conscience, c'est donc la représentation. La conscience est ainsi constituée par cet acte de poser devant. Toute conscience est conscience de quelque chose, de cela qui est posé devant. La conscience advient avec cette distance caractéristique du devant, elle commence par le surgissement originel de l'extériorité, par l'ouverture de

ce milieu où est posé l'objet. Cette définition de la conscience est belle et bien celle de la philosophie, définition restée inaperçue avant le vingtième siècle, définition dont le sens gouverne l'histoire de la pensée, et notamment la pensée de l'inconscient.

De cette définition de la conscience découlent deux définitions différentes de l'inconscient. En un premier sens, l'inconscient désigne ce milieu ouvert de l'extériorité qui rend possible la représentation, cet « horizon de non-présence qui cerne toute présence. ³ » Tout représenté s'inscrit dans un horizon qui est à distance de ce donné. Tout donné est corrélatif d'un ensemble de co-donnés auxquelles il est renvoyé. Cet horizon structure toutes les représentations qui s'inscrivent en son sein. Cet horizon est en bordure de la conscience, et à ce titre il est généralement inaperçu, mais il peut se révéler comme structure à l'occasion du symptôme, du lapsus, ou de la libre association.

L'écart entre le signifiant et le signifié n'est qu'un cas particulier du déploiement de cette distance entre le donné et son horizon. Dans cet espace où tout est à distance de tout, mais où tout est structuré par l'horizon, les signifiés sont corrélatifs de co-signifiés, les signifiants sont corrélatifs de signifiés interchangeables, les signifiants sont articulés à d'autres signifiants, à moins qu'ils n'errent librement, sans attache. Bref, en tant que toute conscience suppose cet horizon de non-présence, l'inconscient est structuré comme un langage.

Si la psychanalyse peut prendre la forme d'un structuralisme instruit de linguistique, c'est que la conscience est représentation, et qu'à ce titre, l'inconscient est l'horizon de cette représentation. Si l'inconscient est structuré comme un langage, c'est parce que toute représentation est structurée par un horizon. La définition de la conscience comme représentation détermine donc la psychanalyse à prendre la forme d'un structuralisme, comme elle détermine la phénoménologie à prendre la forme d'une herméneutique. De fait, au moment où Lacan relit Freud en psychanalyste, Ricœur fait de même en phénoménologue, et montre que la phénoménologie peut décrire la façon dont les représentations conscientes sont gouvernées par des représentations « inconscientes », de sorte que :

« La phénoménologie devient une contestation aussi radicale que peut l'être la psychanalyse à l'égard de l'illusion du savoir immédiat de soi-même⁴ »

Mais l'inscription dans un horizon n'est qu'une des définitions de l'inconscient, inconscient que Henry qualifie d'« inconscient de la représentation ⁵ ». Si la conscience est représentation, il faut considérer qu'il n'y a pas que l'horizon qui est inconscient. Est aussi inconscient, en un second sens, l'acte qui produit la représentation. Cet inconscient, ce n'est pas dans la linguistique que la psychanalyse va en chercher le modèle, mais dans la volonté schopenhaurienne. Cet être hors représentation se comprend comme énergie, comme force qui pousse telle ou telle représentation sur la scène ouverte par l'horizon : « Tout ce qui advient à la condition de l'être représenté dépend d'un pouvoir qui n'advient jamais à la représentation ⁶ ». Freud qualifie cet inconscient d'« inconscient efficient ⁷ ».

Ce sont ces deux concepts d'inconscient que l'on retrouve dans l'œuvre de Freud. Et en un sens, la théorie de Freud consiste à coor-

³ Michel Henry *Généalogie de la psychanalyse – Le commencement perdu* (Paris: Puf, 2003), *Le singe de l'homme: l'inconscient*, p. 349.

⁴ Paul Ricœur, *De l'interprétation*, tome I.

⁵ Michel Henry, *Généalogie de la psychanalyse – Le commencement perdu*, *Le singe de l'homme: l'inconscient*, p. 350.

⁶ *Ibidem*, p. 361.

⁷ Sigmund Freud, *Gesammelte Werke*, tome VIII (London: Imago Publishing Co, Ltd I), p. 435.

donner ces deux concepts. Ainsi, dans son *Introduction à la psychanalyse*, Freud dit des représentations :

« Nous voulons les concevoir comme étant des *indices* [Anzeichen] d'un jeu de forces s'accomplissant dans l'âme. ⁸ »

8 Sigmund Freud *Introduction à la psychanalyse* (Paris: Petite bibliothèque Payot, 1978), p. 55.

C'est avec le concept de pulsion que Freud tente cette coordination. La pulsion est force, et en même temps, il y a un représentant psychique de la pulsion. Cependant, parfois, la pulsion est chez Freud le représentant de processus somatiques. Et c'est justement pour éviter de réduire l'inconscient à un processus somatique que la psychanalyse est tentée de laisser de côté l'inconscient efficient, pour ne s'en tenir qu'à l'inconscient de la représentation. L'acte qui produit la représentation ne serait alors rien d'autre que la structure même des signifiants. Cette tendance à comprendre l'inconscient efficient sur le modèle de l'inconscient de la représentation est présente chez Freud lui-même, lorsqu'il dit, par exemple :

« Une pulsion ne peut jamais devenir objet de conscience, seul le peut la représentation qui la représente. Mais, dans l'inconscient aussi la pulsion ne peut être représentée que par la représentation. ⁹ » « [Ces représentations] ne se distinguent des états conscients qu'en tant que la conscience leur fait défaut. ¹⁰ »

9 Sigmund Freud, *Métapsychologie*, p. 82.

10 *Ibidem*, p. 69.

Ainsi, la représentation qui caractérisait la conscience se voit maintenant caractériser l'inconscient et Freud parle paradoxalement de « représentation inconsciente ¹¹ ». Ce faisant, l'inconscient efficient est compris sur le modèle de l'inconscient de la représentation, et la spécificité de cet inconscient efficient est ici mise de côté. Il y a là une « contamination [...] de la psychanalyse par la linguistique ¹² ». remarque Henry. Du fait de cette contamination, Freud semble ignorer que le concept de conscience qu'il emprunte à la philosophie suppose deux concepts différents d'inconscients.

11 *Ibidem*, p. 84.

12 Michel Henry, *Généalogie de la psychanalyse – le commencement perdu*, Le singe de l'homme: l'inconscient, p. 356.

Dans certaines phénoménologies, on retrouve le même problème : l'acte qui produit la représentation est lui-même compris sur le modèle de la représentation. Dans le langage phénoménologique on dit que l'acte intentionnel apparaît en tant qu'il est visé par un autre acte intentionnel. Ainsi, tant dans la psychanalyse que dans la phénoménologie, la tentative de penser la force qui produit la représentation semble abandonnée. Michel Henry est justement le phénoménologue qui, tant dans sa lecture de la phénoménologie que dans sa lecture de la psychanalyse veut penser cette force pour ce qu'elle est, veut comprendre cette force en tant qu'elle ne peut être comprise ni à partir du modèle de la représentation, ni à partir de la linguistique, ni à partir du structuralisme, ni à partir du naturalisme – représentation, linguistique, structuralisme, naturalisme étant en leur fond la même chose, des pensées de la distance entre le donné et son horizon. Or, avant Michel Henry, c'est Freud, qui, malgré ses hésitations, pense cette force pour elle-même.

Venons-en à l'essentiel : et l'argent dans tout ça ? S'il y a deux concepts d'inconscient chez Freud, ne peut-on pas supposer qu'il y a deux discours de Freud sur l'argent ? Justement, Freud aborde le thème de l'argent de deux façons. Il aborde ce thème dans ses études cliniques, et dans ce cadre, l'argent est pensé à partir de l'inconscient de la représentation. Signifiant inscrit dans un jeu de signifiants, l'ar-

gent est représentant d'une représentation. C'est sur ce modèle que Freud comprend l'avarice et la dépense, c'est sur ce modèle qu'il nous parle de l'homme aux rats. Mais l'argent intervient aussi dans les textes théoriques de Freud, cette fois à titre de métaphore, et l'économie sert de modèle pour penser le jeu de force qui pousse telle ou telle représentation. Il en est ainsi par exemple dans l'article *Le problème économique du masochisme*¹³ où Freud propose une interprétation économique de la psyché pour comprendre l'énergétique de l'inconscient. Aux modèles structuralistes et linguistiques de l'inconscient, Freud ajoute donc les modèles énergétiques et économiques. Et s'il est besoin de plusieurs modèles, c'est que la réalité qu'il s'agit de penser est double : le modèle qui convient pour penser l'inconscient de la représentation ne saurait caractériser l'inconscient efficient.

Quel est, dans la psyché, ce qui joue le rôle de l'argent dans l'économie ? C'est quoi l'argent de la psyché ? Freud répond : l'argent de la psyché, c'est l'affect. Et le concept directeur de l'étude de l'inconscient n'est plus celui de *représentation*, mais celui de *quantum d'affect* (*Affektbetrag*). Une vie affective moins angoissante, c'est ce que vient chercher l'analysant. Parce qu'après tout, que le sac soit un crocodile, ou que les animaux me dévorent lorsqu'on ouvre la porte, qu'importe, du moment que je peux sortir par la porte, et faire mes courses avec le sac. Mais quand l'affect s'en mêle, le jeu des signifiants devient tout de suite plus contraignant. Et si l'analysant paye c'est parce que le psychanalyste ne paye pas seulement de son temps, mais aussi de sa personne, ça lui coûte affectivement à lui aussi. Ces évidences cachent cependant une vérité plus fondamentale : l'inconscient efficient, ne peut se penser à l'aide de la linguistique comme structure de signifiants, mais suppose de déployer une économie de l'affectivité. Bien qu'il ait pu hésiter, Freud n'ignore pas que cet inconscient efficient est affectif. Ainsi, il peut dire :

« Un complexe est un groupe d'éléments représentatifs liés ensembles et chargés d'affects.¹⁴ »

Si l'affect est l'argent de la psyché, qu'est-ce que l'affect ? Dans le texte de Freud, l'affect est explicitement compris comme étant une représentation, il est représentation de la pulsion. Mais si « une représentation peut exister même si elle n'est pas perçue »,¹⁵ et Freud fait ici référence à cette représentation inconsciente dont nous avons déjà parlé, « le sentiment par contre consiste dans la perception même¹⁶ » :

« Il est de l'essence d'un sentiment d'être perçu, donc d'être connu par la conscience.¹⁷ »

L'affect n'est donc pas une représentation comme les autres, car il ne peut pas être inconscient. S'il est représentant de la pulsion, il ne l'est pas au sens d'une représentation inconsciente. Autrement dit, cet inconscient que caractérise l'affectivité n'est pas l'inconscient de la représentation. L'affect n'a rien à voir avec cet horizon qui structure les représentations et qui n'est pas effectivement perçu. L'affect n'agit que pour autant qu'il est conscient, l'affect n'existe que pour autant qu'il est conscient, et dès qu'il est, il agit. L'affect est cette force qui n'agit que pour autant qu'elle apparaît. Freud critique ainsi les expressions comme « conscience de culpabilité inconsciente », ou « paradoxale angoisse inconsciente ». Il préfère comprendre que la représentation associée au sentiment est inconsciente ; et que l'affect, séparé de celle-

13 Sigmund Freud, « Le problème économique du masochisme » in *Revue française de psychanalyse*, vol. II (n°2, 1928), p. 372.

14 Sigmund Freud *Cinq leçons sur la psychanalyse* (Paris: Petite bibliothèque Payot), p. 34.

15 Note sur la thèse de Saussure « La méthode psychanalytique », qui critiquait Freud sur ce point.

16 *Ibidem*.

17 Sigmund Freud, *Métapsychologie*, p. 82.

ci, est attaché à une autre représentation. C'est en ce sens où il ne dit pas son origine que l'affect est qualifié d'inconscient, non pas au sens où il n'apparaîtrait pas :

18 *Ibidem*, p. 83.

« Quand nous rétablissons la connexion exacte, nous appelons « inconsciente » la notion d'affect originaire, *bien que son affect n'ait jamais été inconscient* et que seule sa représentation ait succombé au refoulement.¹⁸ »

19 Sigmund Freud, *Introduction à la psychanalyse*, p. 17.

20 *Ibidem*, p. 335.

Du fait de cette spécificité, l'affect ne sera finalement pas pensé comme représentant de la pulsion, mais comme fondement de la pulsion, comme cette force qui gouverne les représentations, cette force qui produit ou qui refoule les représentations. Ici Freud dit que « l'activité des appareils psychiques [...] est soumise au principe de plaisir¹⁹ », là le refoulement a pour fin « d'éviter le déplaisir²⁰ », etc. Dans cette perspective, la pulsion n'est plus pensée à partir du concept de représentation, mais à partir de l'affectivité. La production des représentations est déterminée par la vie affective, dont la caractéristique est d'une part de faire l'objet d'un échange économique, de passer du plus au moins :

21 Sigmund Freud, « Le problème économique du masochisme », p. 372.

22 Sigmund Freud, *Métapsychologie*, p. 84.

23 *Ibidem*.

24 *Ibidem*.

25 *Ibidem*.

26 *Ibidem*, p. 45.

« Nous ressentons directement l'augmentation ou la diminution des grandeurs d'excitation dans la série des sentiments de tension et il n'y a pas à douter qu'il y a des tensions ressenties comme plaisir et des relâchements ressentis comme déplaisir.²¹ »

En ce sens, « la tâche véritable du refoulement²² » consiste dans « la liquidation de la charge en affect²³ » et dans « les processus de décharge.²⁴ » Mais en son fond, cette charge n'est pas un simple superflu, elle est un « trop », elle est ce « fardeau de l'existence²⁵ », le moi en est « perpétuellement investi », et, « dans le cas de la pulsion, la fuite ne sert à rien, car le moi ne peut s'échapper à lui-même²⁶ ». Si la charge affective est ce fardeau inaliénable, c'est justement que l'affect n'est pas une représentation, il n'apparaît pas en tant qu'il est posé à distance, et à ce titre, il ne peut pas s'effacer et disparaître pour réapparaître ensuite. Ainsi, faute de pouvoir se libérer de la charge affective, le moi n'a d'autre ressource que de la changer. Et c'est là ce qui caractérise au fond l'affectivité freudienne, c'est sa capacité à se changer elle-même, sa capacité à passer d'un affect à l'autre : l'état affectif refoulé est remplacé par l'angoisse, autrement dit, il n'est pas refoulé, il est transformé, et c'est cette angoisse qui pousse les représentations et qui évolue en d'autres états affectifs. De sorte que, dans cette transformation des affects les uns en les autres, l'angoisse est cet affect particulier qui sert de monnaie d'échange :

27 *Ibidem*, p. 380-381.

« L'angoisse est cette monnaie courante contre laquelle sont échangées toutes les représentations affectives.²⁷ »

Plus précisément que l'affect, c'est donc l'angoisse qui est l'argent de la psyché, et l'économie des affects monnayée par l'angoisse est le modèle qui convient pour penser l'inconscient efficient.

Nous pouvons nous demander maintenant ce qu'est l'argent. Henry propose l'idée que l'argent est le représentant, dans le monde de la représentation, de ce qui ne sera jamais une représentation, à savoir l'affectivité. Il représente la « force de travail », cet effort invisible mais que chaque travailleur éprouve en lui affectivement. Il représente cette jouissance que nous promettent les publicitaires pour nous

vendre leurs produits. Je reçois de l'argent en échange de mes affects, j'en donne en échange d'autres affects. Dans le monde réel aussi l'argent c'est l'affect. Au fond de tous ces échanges, il faut alors supposer qu'il y a de l'angoisse. Le moi « perpétuellement investi » affectivement, ne peut s'échapper de lui-même, il ne peut se libérer de la charge affective, et s'angoisse de ne pouvoir s'en libérer. Mais il peut la modifier, il peut se changer. L'économie du monde réel est ce moyen, pour le vivant, de modifier sa vie affective, faute de pouvoir se libérer du poids angoissant de l'affectivité.

Concluons en poursuivant l'analyse du problématique rapport de la phénoménologie et de la psychanalyse. Si l'inconscient efficient est affectif, et s'« il est de l'essence d'un sentiment d'être perçu, donc d'être connu par la conscience ²⁸ », il faut en conclure qu'il y a une « obscure connaissance [...] de l'inconscient ²⁹ ». Et de même que l'inconscient de la représentation peut faire l'objet d'une phénoménologie herméneutique, de même l'inconscient agent peut faire l'objet d'une phénoménologie, une phénoménologie non-intentionnelle, une phénoménologie de l'affectivité, qui comprend que l'affect n'est pas représentation, qu'il n'apparaît pas en tant qu'il est posé devant et entouré d'un horizon, mais en tant que son apparaître est une auto-affection nous dit Henry, en tant que sa manière d'apparaître définit son contenu, en tant qu'il apparaît de lui-même, par lui-même et non à la faveur d'un horizon. C'est cette manière d'apparaître étrangère à toute représentation qu'ont manquée la philosophie, les premières phénoménologies et la psychanalyse. C'est cette carence qui a conduit Schopenhauer à rejeter la volonté hors de l'apparaître en même temps qu'il la rejetait hors de la représentation, c'est cette carence qui gouverne les hésitations de Freud concernant la pulsion, c'est cette carence qui oblige la psychanalyse à se tourner vers la linguistique pour éviter le naturalisme.

S'il y a une phénoménologie de l'inconscient efficient, il y a une thérapie phénoménologique de l'affectivité. L'angoisse est cet argent de la psyché, cet affect particulier qui est essence de tous les affects. Henry montre qu'au fond de cette angoisse, il y a une jouissance, il suppose ainsi que sa théorie de l'affectivité peut aider à transformer l'angoisse en jouissance, et il en appelle même, à la fin d'un de ses ouvrages, à une forme d'interdisciplinarité :

« L'interdisciplinarité n'est plus ici un terme convenu ou un vœu pieu, c'est le travail et le pain quotidien de ceux, médecins et philosophes, médecins philosophes faudrait-il mieux dire, que réunit une même finalité : rendre une vie malade à son pouvoir et au bonheur de vivre. ³⁰ »

BIBLIOGRAPHIE

Freud, Sigmund, *Abrégé de psychanalyse*. Trad. A. Berman. Paris : Puf, 1975.

Cinq leçons sur la psychanalyse. Trad. Y. Le Lay. Paris : Petite bibliothèque Payot.

Cinq psychanalyses. Trad. M. Bonaparte. Paris : Puf, 1954.

Essais de psychanalyse appliquée. Trad. M. Bonaparte. Paris : Gallimard, 1953.

Gesammelte Werke. London : Imago Publishing Co, Ltd I.

Introduction à la psychanalyse. Trad. S. Jankelevitch. Paris : Petite bibliothèque Payot, 1978.

28 *Ibidem*, p. 82.

29 Sigmund Freud, *Psychopathologie de la vie quotidienne* (Paris: Petite bibliothèque Payot), p. 276.

30 Michel Henry, *Phénoménologie de la vie*, tome I : *De la phénoménologie* (Paris: Puf, 2010), XI, Eux en moi: Une phénoménologie, p. 209.

Métapsychologie. Trad. J. Laplanche & J.-B. Pontalis. Paris : NRF.

Psychopathologie de la vie quotidienne. Trad. S. Jankélévitch. Paris : Petite bibliothèque Payot.

« Le problème économique du masochisme ». In *Revue française de psychanalyse*. Vol 2. 1928, n° 2.

Henry, Michel. *Généalogie de la psychanalyse – Le commencement perdu*. Seconde édition. Paris : Puf, 2003.

Phénoménologie de la vie. Tome I : *De la phénoménologie*. Seconde édition. Paris : Puf, 2010.

Phénoménologie de la vie. Tome II : *De la subjectivité*. Seconde édition. Paris : Puf, 2011.

Ricœur, Paul. *De l'interprétation*. Tome I : *Essai sur Freud*.